

## Chronique n° 72

Après l'incendie de l'église, la messe doit être célébrée dans la salle de récréation du collège Sacré-Cœur qui ne peut, naturellement pas, accueillir autant de paroissiens à la fois. Il faut donc ajouter une messe supplémentaire, le dimanche, pour accommoder le plus grand nombre de personnes possible. Mais les travaux de reconstruction de l'église avancent si bien que l'on décide de célébrer, exceptionnellement, la messe de minuit 1957 dans la nouvelle église, même si l'intérieur reste à compléter. En l'absence de bancs, il faudra déménager à l'église les chaises de la salle de l'école et les y rapporter après la messe. Intérieur de la nouvelle église, 1958. Remarquez l'autel surélevé de quelques marches dans le chœur et appuyé au muret arrière. Avant Vatican II, le prêtre qui officiait la messe faisait face au crucifix.

L'église terminée mesure 127 pi (39 m) de longueur par 72 pi (22 m) de largeur. Elle compte 700 places. Le grand crucifix (en tilleul), la sculpture du Christ (en tilleul, également) au bas du maître-autel ainsi que les bas-reliefs des panneaux (en merisier) des autels latéraux sont l'œuvre de Raoul Hunter, sculpteur (et caricaturiste-éditorialiste au quotidien *Le Soleil* pendant plus de 30 ans). M. Hunter fête cette année (2007) ses 81 ans. Il est toujours actif et semble au sommet de son art. Ses œuvres, pleines de vie, comprennent statues, monuments et médailles commémoratives qui lui ont valu une renommée internationale.

On doit à Marius Plamondon, sculpteur et vitrier, les vitraux du chemin de croix de l'église. Il se verra confier la réalisation, de 1958 à 1962, des vitraux de l'Oratoire St-Joseph à Montréal, ce qui témoigne du talent de cet artiste remarquable.

On dote aussi l'église d'un orgue électronique Wurlitzer placé, à l'origine, à l'arrière, dans le jubé. Le clocher, recouvert de cuivre, abrite un carillon électronique installé par la compagnie Schulmerich, des États-Unis; les cloches tintent respectivement, le ré, le mi, le fa dièse et le sol. L'ameublement et les bancs d'église proviennent de la firme Cossette & Jacob. Le presbytère, spacieux, compte 16 appartements.

Plusieurs paroissiens contribuent, individuellement, à l'achat d'objets du culte. La statue de la Vierge, à l'avant, est un don de l'équipage du C.G.S. d'Iberville, un brise-glace prestigieux de la marine canadienne des années 1950, sur lequel Louis Pelletier, un de nos paroissiens, navigue. L'abbé Marc-André Boisvert, vicaire à Manseau du 12 novembre 1956 au 17 janvier 1963, réalise de ses propres mains le maître-autel fini noyer, selon les plans de l'architecte. On lui doit aussi le tabernacle et le grand chandelier en fer forgé du cierge pascal. À l'époque, le maître-autel est appuyé contre la cloison de blocs de ciment à l'arrière et est surélevé de trois marches dont une seule subsiste aujourd'hui. Avant les réformes du Concile Vatican II, par respect,

l'officiant dit la messe face au crucifix et tourne le dos à l'assistance. La personne du Christ en croix est ainsi mise en évidence et non celle du prêtre qui officie. Une balustrade, disparue également avec les réformes de Vatican II, ferme le chœur, à l'avant, où vont s'agenouiller les paroissiens pour recevoir la communion.



L'école Notre-Dame, ouverte officiellement le 13 janvier 1958.

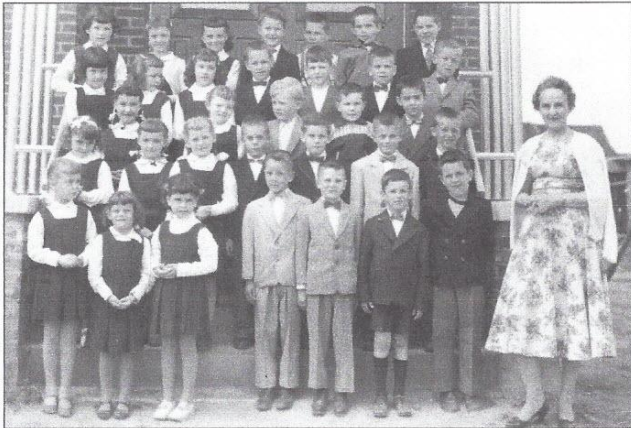


Intérieur de la nouvelle église, 1958. Remarquez l'autel surélevé de quelques marches dans le chœur et appuyé au muret arrière. Avant Vatican II, le prêtre qui officiait la messe faisait face au crucifix.

## Chronique n° 73

La nouvelle école Notre-Dame est inaugurée officiellement le 13 janvier 1958; on y accueille 170 élèves jusqu'à la onzième année. Les Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge et leur supérieure, Soeur Bertha-de-Jésus, en assurent l'administration. Mais, signe que les temps changent, des laïques commencent à se joindre au personnel enseignant. Déjà en 1954-55, Rose-Aimée Leblanc enseigne au collège avec les Frères du Sacré-Cœur. Rose-Hélène Desrosiers l'y rejoint l'année suivante; on y retrouvera également Juliette Baron. Au couvent, Gisèle et Simone Tousignant, Rita Monfette, Gertrude Fournier, Juliette Vachon, Micheline Dionne, Annette Soucy et d'autres encore enseigneront avec les religieuses dans les années à venir.

Dans les années 1950, à la jonction des anciennes routes 49 et 9 (route 218 et autoroute 20 actuelles), là où se trouve le viaduc (la 20 n'a que les deux voies côté nord à cette époque et le viaduc n'existe pas encore), Joseph Nobert exploite un petit restaurant le long de la Transcanadienne. On y vend de l'essence à l'aide d'une pompe actionnée à bras, des cigarettes, de la bière. Quoi de meilleur qu'une bonne bière bien froide au volant de sa voiture par une chaude journée d'été! Son employé est Auguste (Ti-Gus) Lemay. Le soir, on ferme le restaurant à clé, qu'on laisse ensuite sans surveillance.



Classe de 2<sup>e</sup> année d'Annette Soucy, école Notre-Dame, 1958 . De gauche à droite, première rangée avant: Francine Lefebvre, Gisèle Lapointe, Suzanne St-Hilaire, Michel Girouard, Alain Cloutier, Simon Anetil, Roland Blouin; deuxième rangée: Hélène Lapointe, Louise Turgeon, Pauline Blanchette, Yvon Trottier, Alain Turgeon, Daniel Cotnoir, Richard Beaulac; troisième rangée: Lucie Turgeon, Diane Raymond, Michel Trottier, Jean-Guy Paris, Michel Sylvestre; quatrième rangée: Francine Dupont, Carmen Richard, Marielle St-Pierre, Daniel DesLandes, Jean-Paul Plourde, Denis Santerre, Michel FreneUe; cinquième rangée (arrière): Francine Martel, Thérèse Labrie, France Crochetière, ? Gosselin, Marcel Lemay, Jean Turgeon et Jacques Boucher.



Maison d'Anthime et Régina Bernier, au coin des rues des Peupliers et Saint-Albert.

Des jeunes «ratoueurs» découvrent bientôt qu'on peut actionner le bras de la pompe à essence malgré la chaîne et le cadenas et pomper ainsi un peu

d'essence, après la fermeture. Comme il manque régulièrement de l'essence sans que rien ne paraisse, une certaine méfiance s'installe bientôt entre Joseph Nobert et son employé puisque eux seuls ont accès à la clé. Ce restaurant existera pendant environ deux ans avant d'être détruit par un incendie d'origine suspecte. Il ne sera pas reconstruit.

Au village, Anthime Bernier exploite aussi, à cette époque, un magasin à même sa maison, rue des Peupliers (où se trouve la résidence d'Albert Geoffroy aujourd'hui). Cette propriété avait appartenu à Adélard Jacques qui l'avait vendue en 1939 à l'épouse d'Anthime Bernier, Régina St-Hilaire, chapelière. Mme Bernier vend des friandises, du linge et des chapeaux, naturellement. Mais l'endroit abrite une tripotée de chiens réputés peu amicaux et d'autant plus effrontés qu'ils sont nombreux. On les voit souvent courir, sur de longues distances, en jappant après les clients du magasin ou même les passants, surtout s'il s'agit d'enfants.

### Chronique n° 74

Le 20 juillet 1958, Mgr Albertus Martin procède à la bénédiction de la nouvelle église et de l'école Notre-Dame en présence de l'abbé Gérard Beauchesne et de la population réunie pour l'occasion. Manseau constitue toujours un centre régional important: on vient de l'extérieur pour chercher de l'emploi au moulin à scie ou à l'une ou l'autre manufacture de couture (Blandford Pants de Rodolphe Bélaire; Dickson & Dumais, dirigée par Jacques Savoie, celle de Gérard Charland et enfin, la manufacture Houde et Laporte, rue Saint-Albert, qui compte une vingtaine d'employés). Essayons donc de dresser un portrait de Manseau à cette étape importante de son histoire, à son apogée.

On retrouve d'abord le magasin à rayons de Gâtien Trempe, l'un des plus importants de la région, où l'on vend de tout: ferronnerie, vêtements, meubles; son fils, Gilbert Trempe, s'occupe de l'épicerie pour le compte de son père. Il y a aussi l'épicerie de Maurice Savoie, qui est en plus agent des produits pétroliers Imperial Oil. Le magasin de Joseph Nobert, rue Saint-Alphonse, vend également un peu de tout. La Coopérative, ayant pour gérant Josaphat Trottier, offre des produits destinés surtout aux cultivateurs.

L'épicerie Manseau, propriété de Jean-Baptiste Monfette depuis 1950, se trouve sur la rue Saint-Georges. Ce magasin aurait été fondé à l'origine vers 1947 par Georges Boisvert et vendu en 1948 à Paul-Émile de Billy. En 1949, René Jacques en aurait fait l'acquisition avant de le céder à M. Monfette.

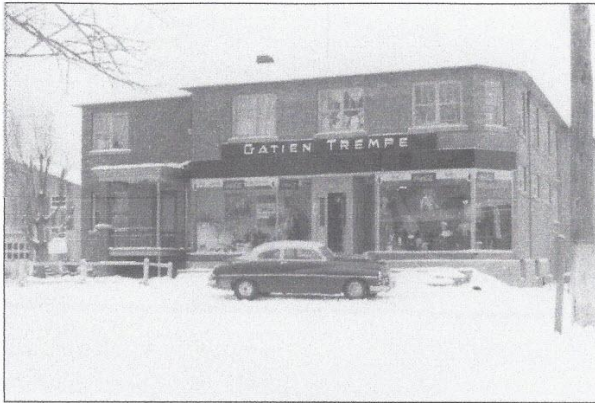
Trois restaurants existent à Manseau: celui d'Émilien Frenette, à côté du moulin à scie; le futur Rialto dont Lucien Turmel fera l'acquisition en 1959 de Gérard Hélie, ce dernier l'ayant obtenu de René



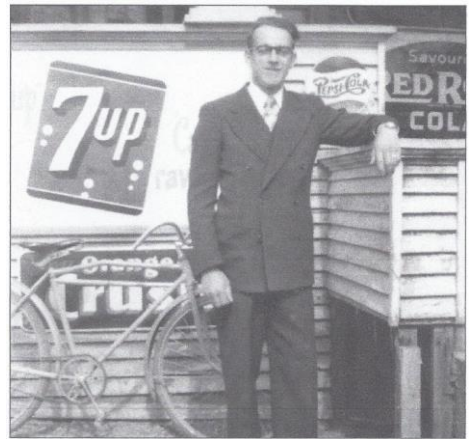
Employés de la manufacture de couture Blandford Pants posant avec Rodolphe Béclair assis au centre, à l'avant, en 1957.



Restaurant Frenette: Jacqueline Bergeron, Mireille Frenette, Claudette Leblanc.



Magasin à rayons de Gatien Trempe, années 1950.



Restaurant Frenette: Normand Lebrun



Entrepôt du magasin de Gatien Trempe.

Jacques et Chez Moïse, propriété d'Adrien et Hermance Turgeon. Deux hôtels offrent aux voyageurs chambres et repas: l'Hôtel Central, de Jean-Paul Croteau, continué par son épouse Donalda Hamel après le décès subit de M. Croteau, en 1958 et l'Hôtel Manseau, de Marcel Roux. On remarque également la boulangerie de Paul Bergeron tandis que Jean-Baptiste Rioux et Luc DesLandes, sont les laitiers à Manseau. Il y a aussi la boucherie de Lucien Raymond.



Département de la lingerie du magasin de Gatien Trempe, avril 1958.

En plus du train, Manseau est desservi par deux services réguliers d'autobus: l'un en direction des Trois-Rivières avec, pour chauffeur, Jean-Marie Blanchette pour les Autobus Blanchette et l'autre vers Québec avec Gérard Brûlé pour les Autobus Nicol. Trois citoyens de Manseau offrent un service de taxi: Joseph Nobert, Armand Beaupré et Eugène Cadieux. On trouve également les garages de Ludger Labrie, de Léodor Lampron et celui d'Alfred Savoie à l'arrière du restaurant Frenette, où Ovila Leblond est premier mécanicien.

### **Chronique n° 75**

Continuons notre vue d'ensemble de Manseau, en 1958. La salle de théâtre Royal d'Henri Gervais est passée aux mains de Léo Doyon, en 1952. Ce dernier vend, par la suite, ce commerce à Léandre Tanguay et R. Lachance, deux associés faisant affaires sous le nom de Théâtre Manseau, en 1953. J.-Raymond Demers devient propriétaire de cette entreprise la même année puis, en 1954, ce sera au tour de J.-René Beauchesne, de Gentilly de s'en porter

acquéreur. Paul Chaput exploite apparemment ce commerce sous location, en 1958.

Jean-Marie St-Pierre avait été opérateur de cinématographe pendant les trois premières années d'exploitation de la salle de cinéma à Manseau mais Luc Des Landes, un fervent amateur de cinéma, prendra la relève de M. St-Pierre, celui-ci désirant consacrer tout son temps à son propre commerce.

Raymond Blanchette vend des meubles et des fournaies à l'huile, rue Saint-Albert, à côté de l'Hôtel Manseau. Au début, les ventes se font par catalogue seulement. Maurice Vézina vend des vêtements et des coupons dans sa résidence de la rue Saint-Albert. Régina Bernier et Alice Lampron ont, elles aussi, chacune leur petit magasin de linge. Réal Roux se spécialise dans la vente de manteaux de fourrure. Benoît Bernier offre des produits Watkins (liniment) et fait du porte-à-porte.

Manseau compte, en ces années, plusieurs menuisiers dont Almanzor Boucher, Maurice Hamel, Joseph et Gratien Sylvestre ainsi que Georges Tremblay



Nouvelle façade du Théâtre Manseau en 1956.

qui possède sa manufacture de portes et fenêtres, rue Saint-Georges. On retrouve les peintres Georges Sylvestre et Gilles Bernier, ce dernier ayant participé activement aux travaux de peinture de la nouvelle église. Thomas Leboeuf possède sa cordonnerie, rue Saint-Alphonse. Clément Lemay répare les frigidaire; René Beaulac, les bicyclettes et Lucien Bergeron, les laveuses et les bicyclettes également. Georges-Henri Daigle exploite le service de téléphone à Manseau. Arthur Dupont et Antonio Paillé s'occupent d'assurances. Raymond Savoie est photographe et Laurent Crochetière, comptable au moulin à scie.

Me Normand Provencher exerce sa profession de notaire rue Saint-Georges tandis que le Dr André Proulx vient tout juste d'emménager dans sa nouvelle maison, près de la rivière, rue Saint-Alphonse. Lucien Turcotte est devenu chef de gare en 1957, en remplacement d'Arthur Lavoie.

Armand Bernier fait la cueillette des ordures ménagères pour la première fois à Manseau, en 1958; Alcide Dupont le remplacera, à compter de 1959. L'abbé Gérard Beauchesne voit avec diligence aux destinées religieuses de la paroisse avec l'aide de son vicaire, l'abbé Marc-André Boisvert. À l'église, Annette Soucy touche l'orgue tandis que Me Normand Provencher agit comme directeur de chorale.

On retrouve également sur la rue des Peupliers, la forge et l'atelier de soudure de Gérard Croteau qui subsistera jusqu'au début des années 1960.

## Chronique n° 76

Le regroupement scolaire, effectif à Manseau à partir de 1958-59 entraîne la fermeture de toutes les écoles de rangs, sauf celle du rang d'En-Bas. Les élèves de la paroisse découvrent ainsi le transport scolaire, confié à Gérard Bélanger. Au début, on retrouve un autobus de marque REO qui fait le circuit du rang d'En-Haut. Malgré la vigilance de son chauffeur, Armand Anctil, le vieil autobus, bondé d'enfants bruyants, tombe parfois en panne le long du chemin, à la grande joie de ceux-ci ... Janvier Cotnoir est également chauffeur pour le circuit du rang du Petit-Neuf, à cette époque. Il vit maintenant à Nicolet et fabrique des urnes funéraires pour recueillir les cendres.

Mais que sont devenues ces écoles de rangs après leur fermeture? Essayons de les retrouver ...

L'école n° 1 ou vieux Couvent a été vendue 300 \$ en avril 1958 et démolie par les frères Éna et Lionel Jacques. Louis Minot y avait été concierge pendant de nombreuses années.

L'école n° 2 ou première école du rang d'En-Haut, se trouvait, à l'origine près de la résidence de Rita Vachon voisine de la terre de Fernand Lacasse. Suite à la séparation des conseils scolaires, paroisse et village, intervenu en 1933, on avait été contraint de rapprocher cette école du village en la déménageant, en 1934, sur le terrain de l'atelier de soudure Rolland Dubois.



École du rang d'En-Haut, fin des années 1940. De gauche à droite, première rangée: Denis Charland, Henri Hamel, Jacques Charland, ? Gaudet, Rolland Dubois, ? Lecomte, Lucille Gaudet, Pierrette Soucy, Pierrette Lecomte, Micheline Dionne, Monique Nobert, Yvon Dionne, Denis Lachance; deuxième rangée: Denis Dionne, Marcel Vachon, ? St-Onge, Lionel St-Onge, ? Hamel, Robert Dubois, Éna Lachance, ?, Roméo Masse, ? St-Onge; troisième rangée: Raymond Nobert, ? Hamel, ? Lecomte, Pierrette St-Onge, ? Hamel, ? Lecomte, ? Lecomte, ?, Anne-Marie Rioux et l'institutrice Blandine Jutras.

Ce déménagement s'explique par le fait que les élèves du rang d'En-Haut, les plus rapprochés du village, qui fréquentaient jusque-là le Couvent placé sous la juridiction du conseil du village, allaient devoir fréquenter, à compter de l'année scolaire 1934-35, l'école n° 2 du conseil scolaire de la paroisse. Or, on considérait que l'école n° 2, voisine de chez Rita Vachon, était beaucoup trop éloignée des élèves du rang d'En-haut qui habitaient près du village. Le conseil scolaire de la campagne résolut donc de transporter l'école n° 2 sur le terrain de l'atelier de soudure Rolland Dubois et la rapprocher ainsi du village. Après sa fermeture en 1958, l'école n° 2 sera déplacée, une fois de plus, sur le terrain actuel de M. Gobeil, route 218, et transformée en garage par Napoléon Nadeau, mécanicien et carrossier. Cette bâtisse sera détruite par un incendie, fin des années 1960, début des années 1970.

La première école n° 3 du rang d'En-Bas, située face à la route conduisant au Petit-Montréal, a été déménagée, après 1955, sur la rue Moose Park. Joseph Vachon et son épouse la transformeront en Foyer; cette bâtisse existe toujours, quoique méconnaissable. Une autre école, vaste et moderne, inaugurée en novembre 1955, avait été construite à côté de la première école n° 3, qu'elle remplaçait. Cette nouvelle école restera ouverte pendant quelques années après le regroupement scolaire avant d'être acquise par le conseil du village et transportée, en 1965, sur la rue Roux pour devenir l'actuel édifice municipal.

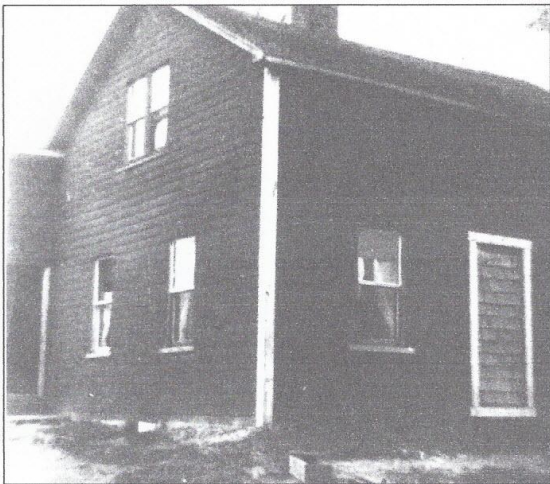
## Chronique n° 77

L'école n° 4 ou seconde école du rang d'En-Haut se trouvait sur un emplacement prélevé sur la terre de Maurice Pépin, à côté de chez Gilbert Dupont,

aujourd'hui. En novembre 1933, un incendie a détruit cette école, entièrement. Un matin, Clarina Hébert, l'institutrice, avait retiré les cendres encore chaudes du poêle et les avait versées dans une chaudière qu'elle place à l'extérieur, sur la galerie.

Le vent ralluma les tisons et les flammes se propagèrent au mur de l'école. Les enfants qui arrivaient, tout excités par le spectacle de leur école en feu (et peut-être aussi à l'idée d'avoir congé, ce jour-là ... ), annoncèrent la bonne nouvelle à Mlle Hébert, incrédule: à l'intérieur, celle-ci n'avait eu connaissance de rien! Eugène Lavertue reconstruira une nouvelle école au même endroit. En attendant, les classes ont lieu à proximité, dans la maison inhabitée de Wilfrid Lemay (chez Maurice Pépin, aujourd'hui). À sa fermeture, en 1958, cette école sera déménagée le long de la route de la Belgique où elle deviendra la résidence de Georges-Henri Philibert. Cette bâtisse existe toujours aujourd'hui.

Maison construite par Donat Masse sur sa terre du rang



Belgique et devenue la propriété de Bruno Leblanc en 1949. Mme Rose-Aimé Leblanc y fera l'école aux élèves du rang Belgique, fin des années 1940 début 1950. Coll. Jean-Marie St-Pierre.

L'école n° 5 du rang Belgique a fermé pour de bon dans les années 1940, faute d'élèves en nombre suffisant pour justifier son entretien. Le terrain a été racheté par Les Producteurs de Québec Ltée, de la famille Larocque. L'école, propriété d'Émery Daigle mais louée au conseil scolaire, sera finalement vendue à Oscar Cossette, après le décès de M. Daigle. Oscar Cossette la démolira et en utilisera les matériaux pour bâtir une maison sur sa terre du rang d'En-Haut, vers 1945. Il s'agit de la maison de David Turgeon aujourd'hui.

La propriété d'Adrien Boucher, dont la maison a servi d'école de 1943 à 1945, sera également acquise par la famille Larocque.

Une autre maison, face à la résidence actuelle de Jacques Turgeon, où les classes ont eu lieu de 1945 à 1948 puis de 1954 à 1958, a été déménagée dans le rang d'En-Haut. Il s'agit, aujourd'hui, de la

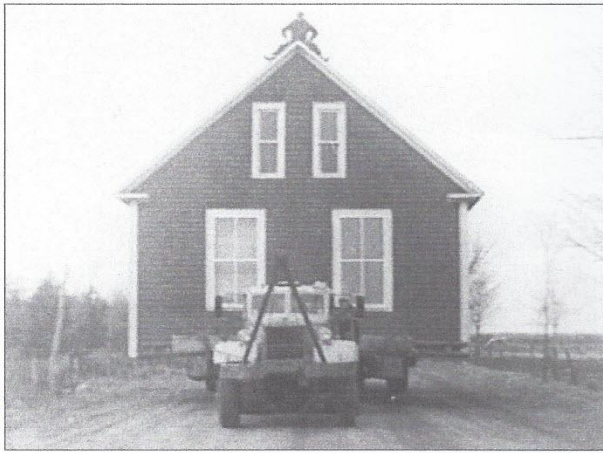
propriété de Roland et Thérèse Pépin. Quant à la maison construite par Donat Masse sur sa terre, au



Élèves du rang Belgique en 1946 devant la maison située face à celle de Jacques Turgeon aujourd'hui et qui servait d'école de 1945 à 1948 puis de 1954 à 1958. De gauche à droite, rangée à l'avant: Gisèle Turgeon, Aline Turgeon, une inconnue, Lise Turgeon; deuxième rangée: Robert Masse (avec casquette), Berthe Larrivée, Marguerite Masse, Roméo Masse; troisième rangée (à l'arrière): Donat Raymond, Laurette Larrivée, Janine Lampron, Émilien Raymond. Dans la porte, à l'arrière, Thérèse Charette, l'institutrice.

coin du rang et faisant face à la route de la Belgique qui conduit à la route 218, elle deviendra la propriété de Bruno et Rose-Aimée Leblanc, en 1949. Cette dernière y a enseigné de 1948-49 à 1953-54, aux enfants du rang Belgique. La maison sera déménagée en 1954 sur la rue Moose Park. Mme Leblanc y résidait encore jusqu'à tout récemment.

L'école n° 6 du rang du Petit-Montréal a fonctionné, à certaines époques, par intermittence. Lorsque le nombre d'élèves justifie l'engagement d'une maîtresse d'école pour une année scolaire donnée, on y fait l'école; si le nombre est insuffisant, les enfants du Petit-Montréal doivent fréquenter l'école no 3 du rang d'En-Bas. Lors de l'année scolaire 1955-56, Blandine Jutras y fait la classe à sept élèves, répartis en sept divisions. Après sa fermeture, l'école devient la résidence de M. Pruneau. Endommagée lourdement dans un incendie survenu il y a quelques années, cette bâtisse a été déplacée à l'arrière de son emplacement original et est présentement inoccupée.



École du rang du Petit-Neuf, en cours de déménagement après le regroupement scolaire de 1958.

### Chronique n° 78

L'école n° 7 du rang du Petit-Neuf, bâtie en 1934 par Joseph Dufour, sera déménagée après le regroupement scolaire à Saint-Louis-de-Blandford, le long de la rivière Bécancour. Elle deviendra la résidence d'Évariste Desrosiers qui y tiendra aussi un petit restaurant pendant de nombreuses années. Cette bâtisse existe toujours de nos jours et appartient à M. Caouette.

Le rang du Grand-Neuf a également eu son école et ce, jusqu'au début des années 1920. Elle se trouvait du côté sud du rang, sur le coteau situé à environ un demi-mille (1 km) de la route 218 actuelle. Selon une source, il est également possible que les classes aient été faites, avant 1926, dans une autre école ou une maison privée, située le long de la route 218 actuelle, dans le rang d'En-Bas en direction de Sainte-Sophie, sur la terre des frères Maheux, autrefois.

Dès 1928 cependant, on n'enseignait plus dans le rang du Grand-Neuf car Antonio Paillé, dans ses correspondances avec le Nouvelliste, mentionnait souvent, en début d'année scolaire, le nom des institutrices et les écoles ouvertes dans la paroisse

Or, de 1927 à 1949, M. Paillé n'a jamais fait mention d'une école dans le Grand-Neuf ni même d'une autre école située à proximité de ce rang, sur la 218. Par ailleurs, les élèves demeurant à l'autre bout du Grand-Neuf ont fréquenté, au besoin, l'école du 10<sup>e</sup> rang de Sainte-Françoise suite à une entente conclue entre les conseils scolaires de Sainte-Françoise et Manseau.

Il n'a pas été possible de trouver de trace ni même de souvenir de l'existence d'une école dans le 10<sup>e</sup> rang de Blandford (appelé aussi le «18» ou Cordon-des-Bédard), situé au sud de la Transcanadienne. Pourtant, le nombre de familles installées dans ce rang justifiait l'existence d'un arrondissement et d'une école dans ce secteur, à tout le moins, à une certaine époque. Il est possible que les élèves situés à l'ouest de ce rang aient fréquenté l'école à Saint-Louis-de-Blandford, le long de la rivière Bécancour tandis que les élèves des familles installées plus à l'est devaient se rendre à l'école du 18<sup>e</sup> rang de Villeroy, au besoin.

Les familles du 10<sup>e</sup> rang, établies le long de la 218 actuelle, côté ouest, en direction de la rivière Bécancour (certaines y habitèrent jusque dans les années 1950), devaient envoyer, en dernier, leurs enfants à l'école n° 4 du rang d'En-Haut, ce qui représentait une très longue marche, surtout l'hiver.



Transport scolaire peu ordinaire mais efficace de Paul Dionne en 1947.



École du Petit-Neuf en 1948, 1<sup>ère</sup> à 7<sup>e</sup> année, avec Huberte Paillé comme institutrice. De gauche à droite, première rangée avant: Jacques Bergeron, Maurice Paradis, Roland Lapointe; deuxième rangée: Gabrielle Bourgeois, Jacqueline Bergeron, Noëlla Geoffroy, Pauline Leblanc, Jeannette Gagné; troisième rangée, à l'arrière: Pierrette Hamel, Lorraine Leblanc, Jacqueline René, Anne-Marie Gagné et Lise Lapointe.

## Partie 6 - Amorce de déclin et changements sociaux profonds

### Chronique n° 79

Le 22 juin 1960, Jean Lesage, à la tête du parti libéral du Québec, remporte les élections provinciales. Il met ainsi fin au long règne de l'Union Nationale, dirigée par Antonio Barrette. Les décès presque simultanés des deux chefs précédents de ce parti, Paul Sauvé, le 2 janvier 1960 et Maurice Duplessis, le 7 septembre 1959, entraînent une désorganisation au sein de l'Union Nationale dont Jean Lesage profite habilement. Le député sortant de Nicolet, Camille Roy, qui a remplacé Emery Fleury en 1952, conserve toutefois ce comté à l'Union Nationale. Cette élection marque le début de réformes en profondeur de l'appareil gouvernemental dont les effectifs augmentent considérablement. On appellera «La Révolution tranquille» cette période de l'histoire du Québec, véritable passage à une philosophie plus interventionniste de l'État, dont les effets, bons et mauvais, nous affectent encore aujourd'hui.

Aux élections fédérales du 31 mars 1957, le très conservateur John Diefenbaker a défait le libéral Louis Saint-Laurent, à Ottawa et formé un gouvernement minoritaire. Dans Lotbinière, circonscription fédérale où se trouve Manseau, le candidat conservateur Raymond O'Hurley défait le député et ministre libéral sortant, Hughes Lapointe, à cette occasion.

Ces renversements de gouvernements en place depuis longtemps à Québec et Ottawa, témoignent du mécontentement de la population causé en bonne partie par une récession économique qui affecte le pays de 1957 à 1962. Le chômage, pratiquement inconnu depuis 1945, fait un bond et dépasse sept pour cent à l'échelle nationale en peu de temps. Le ralentissement économique qui s'ensuit entraîne à la baisse les exportations de matières premières dont les métaux et le bois d'œuvre. Le moulin à scie Savoie Frères, principal employeur à Manseau, en est affecté.

Cette récession, qui ne finira vraiment qu'à la fin des années 1960, cache cependant l'accélération d'une tendance en train de transformer profondément la société canadienne et québécoise: l'urbanisation. La concentration de la population dans les villes s'exerce au détriment des campagnes qui se vident lentement mais sûrement. Le déclin

rural, dont Manseau et tant d'autres municipalités auront à souffrir à l'avenir, commence.

En 1940, plus du quart de la population canadienne vit de l'agriculture; à la fin des années 1960, ce chiffre tombe à six pour cent environ. Les causes de ce déclin s'expliquent, en partie, par la mécanisation des fermes, l'augmentation des rendements par des engrais et des semences améliorés et surtout, par la faible augmentation de la demande des produits agricoles. Ces changements, fondamentaux et irréversibles, annoncent déjà, dans les années 1960, la fin à venir de la ferme familiale traditionnelle que l'on se transmet de père en fils et le départ obligé vers la ville des jeunes gens de la campagne, à la recherche d'un emploi mieux rémunéré.

### Chronique n° 80

Au début des années 1960 l'agriculture, à Manseau, repose surtout sur la production laitière destinée à la transformation, beurre et fromage (seuls Jean-Marie Rioux, Luc DesLandes et Réjean Lajoie optent pour le lait nature). La mécanisation s'améliore constamment: le cheval est relégué à des tâches secondaires et l'on voit, sur les fermes de Manseau, surtout des tracteurs Farmall Inter. Les presses remplacent progressivement les anciens chargeurs à foin. La trayeuse mécanique fait son apparition; le lait de la traite est versé dans des bidons que l'on conserve au frais dans des bacs d'eau froide ou au réfrigérateur. Les bidons, contenant généralement huit gallons de lait et identifiés au propriétaire, sont ensuite placés, le matin, sur des supports ou «stands à lait» le long du chemin devant chaque ferme. Un camion en fait ensuite la cueillette à destination des usines de transformation comme la Crino, par exemple et rapporte ensuite les bidons vides.

Le troupeau laitier moyen peut compter environ 10 vaches en production, quelquefois plus, souvent moins. Comme la tendance est à l'augmentation, le système des quotas de production apparaît vers la fin des années 1960, pour régir l'offre et la demande de lait. On utilise de plus en plus la chaux et les engrais chimiques avec le fumier pour amender les sols mais comme peu de cultivateurs font une véritable analyse de leurs sols, les rendements s'en ressentent.



Ferme d'Albani puis, de Lucien Sénécal, vers 1960, dans le rang du Petit-Neuf. Coll. Lucien Sénécal.



Ferme de Romuald et Corinne Turgeon dans le rang d'En-Haut dans les années 1950.

Manseau compte plusieurs belles fermes mais pour un bon nombre, l'agriculture demeure une occupation secondaire, un revenu d'appoint. On garde quelques animaux pour les besoins en lait et en viande de la famille tandis que le revenu principal provient d'un emploi à l'extérieur, souvent au moulin à scie ou sur la voie ferrée. Dans ce cas, le travail à la ferme s'effectue le soir ou les fins de semaine; l'épouse et les enfants y participent le plus souvent.

On cultive des céréales comme l'avoine pour l'alimentation des animaux et parfois aussi, le sarrasin. La moisson se fait à la fin de l'été avec une moissonneuse-lieuse, tirée par un tracteur ou un «team» de chevaux. Cet instrument aratoire coupe l'avoine qu'elle attache en gerbes, appelées «botteaux» ou «stouks» et les laisse sur le champ. Il faut ensuite «monter les botteaux», opération qui consiste à les ramasser et les assembler debout, dans les champs par paquets, question de les laisser sécher sur place. Finalement, on en fait la cueillette et on «bat» ces «botteaux» au moyen du «moulin à battre», opération qui permet de séparer le grain de la paille dans un nuage de poussière sans fin ...

Quelques silos commencent à apparaître ici et là pour l'ensilage. Certains cultivateurs se livrent à la culture de fèves et de petits pois pendant ces années mais l'expérience semble avoir été de courte durée d'autant plus que ces cultures avaient la réputation d'appauvrir les sols pour longtemps. Par contre, la pomme de terre convient particulièrement bien à nos sols sableux. Plusieurs cultivateurs s'adonnent avec succès à cette culture pendant de nombreuses années. Certains, dont Émérildé Vachon, Valère St-Pierre, Donat Masse et Philippe Lauzière y consacreront d'importantes superficies.

### **Chronique n° 81**

Le 13 avril 1960, Maurice Savoie vend à son fils Raymond, son magasin général de la rue Saint-Georges, comprenant l'épicerie et l'agence de distribution Imperial. Après le décès accidentel de ce dernier, en février 1965, on ferme l'épicerie et seule la vente d'essence aux pompes situées en face

du magasin se poursuit. Maurice Savoie reprend alors du service pour s'occuper de l'agence avec la veuve de Raymond, Hélène Mailhot, ce qu'il fera jusqu'en 1974.

Maurice Savoie a été maire de Manseau à deux reprises: en 1937-38 puis de 1963 à 1966. Son objectif à long terme a toujours été de faire de Manseau un centre industriel prospère. Il est décédé le 13 mai 1978 à l'âge de 76 ans; il a épousé Marie-Louise Grenier le 20 avril 1927 et le couple a eu 5 enfants dont un décédé en bas âge.

En 1960, suite au décès de Gérard Charland dans un accident de la route, son frère Bernard acquiert la manufacture de couture située rue Saint-Albert dans l'ancien entrepôt de Gatien Trempe (Ameublements Manseau aujourd'hui). Il est fréquent, à cette époque, surtout pour des femmes mariées, de prendre de la couture à domicile au lieu d'aller travailler à la manufacture tous les jours. Elles peuvent voir aux affaires de la maison tout en cousant à leur rythme et obtenir ainsi un revenu d'appoint. Guy Nobert, pour sa part, reprendra à son compte le commerce de mercerie pour hommes de son oncle, Gérard Charland, sur la rue Saint-Alphonse.

Après avoir travaillé pendant quelque temps au moulin à scie Savoie dans les années 1950 et ensuite pour Raymond Blanchette, Claude Dubé ouvre son commerce d'entrepreneur en plomberie, sur la rue des Peupliers, au début des années 1960. Il y fera la vente, l'installation et l'entretien de systèmes de chauffage à l'huile. M. Dubé est également reconnu pour ses talents de musicien: il est batteur. Avec d'autres musiciens, il formera le groupe les Dubé Boys, qui se produira en spectacle régulièrement dans les années à venir.

À la même époque, Arthur Raymond, qui demeure au Petit-Montréal, est légumier et vend fruits et légumes de porte-à-porte dans la région tout en approvisionnant commerces et épiceries. C'est une pratique courante, alors, pour les commerçants, d'offrir leurs produits en passant par les maisons. Même les magasins doivent assurer la livraison des commandes à domicile. Gatien Trempe, la Coopérative et Joseph Nobert, notamment, offrent, à un moment ou l'autre, ce service apprécié de la clientèle. Bruno Leblanc vend, lui aussi, des fruits et légumes mais sa clientèle se retrouve surtout à l'extérieur de Manseau.

Des commerçants des paroisses environnantes se déplacent souvent pour venir faire des affaires à Manseau. Les biens offerts sortent parfois de l'ordinaire: ainsi Luc Jacques commerce des petits animaux: chats, chiens, chèvres, canards, etc.

Jean-Marie Montpas, de Sainte-Sophie-de-Lévrard, vend du linge de porte à porte. Son gros fourgon noir couvert de poussière à cause des chemins de terre est toujours orné de dessins que des enfants tracent avec le doigt sur la

carrosserie, des «pataraphes» comme il appelle lui-même ces graffitis sans cesse changeants.

Mais il n'est pas le seul à avoir un véhicule «personnalisé». Lucien Bergeron, qui répare laveuses et bicyclettes, orne la boîte de son camion de divers messages écrits ou peints à la main dont un grand «Welcome» (Bienvenue, en anglais) sur le côté. Il installe de même, pendant quelque temps, une grande branche tordue sur le côté de la boîte de son camion, peinte pour ressembler à un serpent. C'est un coup publicitaire habile qui attire forcément l'attention de tous; le «serpent» étant sans doute plus ou moins conforme au code de la sécurité routière, toutefois.

### **Chronique n° 82**

Jean-Claude Boutin devient directeur du collège Sacré-Coeur, à compter de l'année scolaire 1959-60. Depuis l'année précédente, on ne compte plus de Frères du Sacré-Coeur parmi le personnel enseignant: tous sont laïques.

L'année scolaire suivante, 1960-61, voit l'instauration d'un projet pilote à Manseau aux termes duquel on regroupe, au collège, les élèves de niveau de la 8e année, provenant des paroisses environnantes. Le projet durera trois ans, les élèves concernés compléteront ainsi leur 8e, 9e et 10e année dans le cadre de ce projet. L'expérience et les connaissances acquises à Manseau en matière de transport scolaire, de gestion des tâches du personnel enseignant dont certains sont des spécialistes devant se déplacer d'une école à l'autre, seront appliquées à l'échelle provinciale dans le cadre de la grande réforme scolaire qui se pointe au Québec, avec la création du Ministère de l'Éducation, en 1964.

Le personnel enseignant au collège comprend, pendant ces années, Rose-Aimée Leblanc, Clémence Gervais, Lise Turgeon, Thérèse

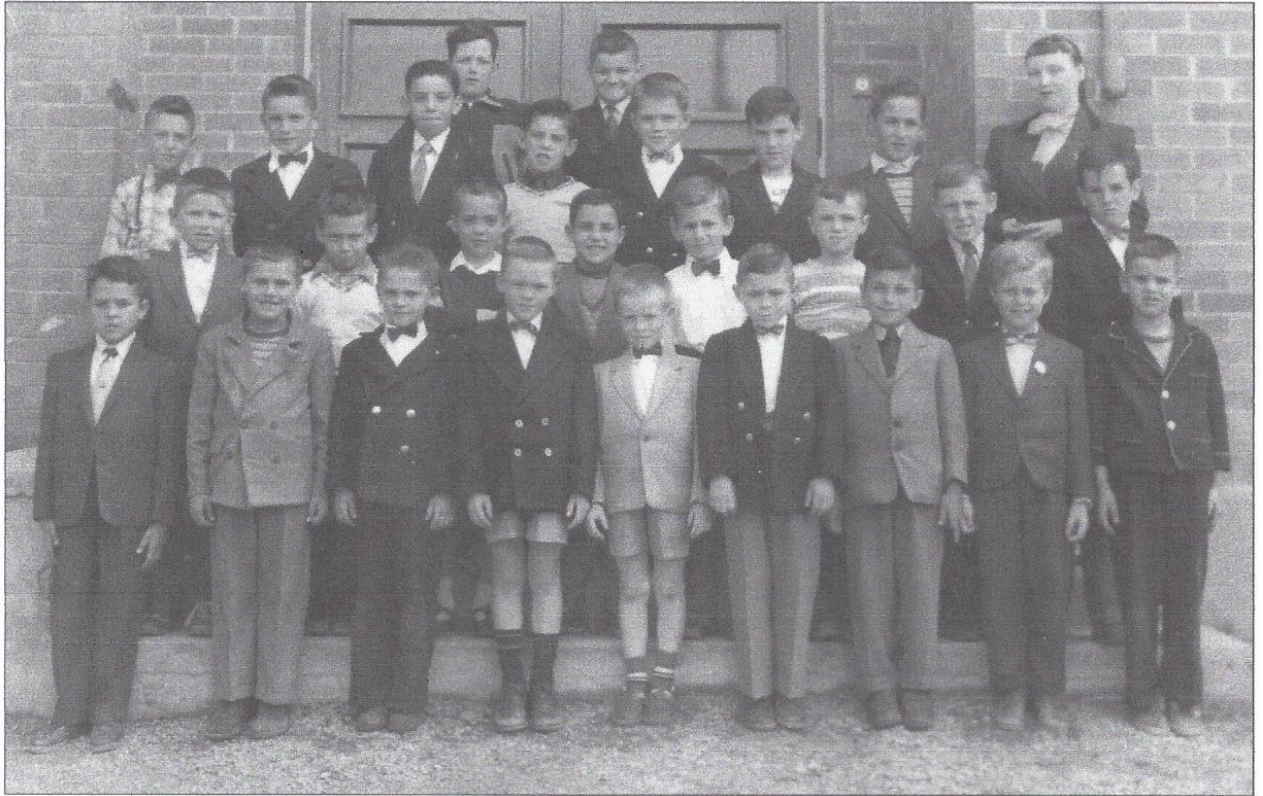
Nadeau, Gisèle Audet et Mme Mélançon, entre autres.

L'année 1961 s'annonce bien remplie. Réjean Lajoie devient laitier, ayant acquis la terre de son père, Olivier Lajoie. Ille restera pendant cinq ans environ soit jusqu'en 1966 lorsqu'il réoriente sa carrière dans le secteur de la construction. Olivier Lajoie a été également menuisier; avec Antoine Gagné, il a participé, vers 1954, à la construction de la grange-étable de Gérard St-Onge, dans le rang d'En-Haut. Il s'agit, encore aujourd'hui, de l'un des beaux bâtiments de ferme de Manseau.

Georges-Henri Daigle vend, en 1961, son entreprise de téléphone à P.J.H. Légaré. Le personnel compte sept téléphonistes dont trois à temps plein et quatre à temps partiel. Le salaire y est de 0.55 \$ l'heure. Le central téléphonique se trouve sur la propriété de M. Daigle, rue Saint-Georges, mais sera déménagé par son nouveau propriétaire dans la résidence de Berthe Atkinson aujourd'hui, face à l'église, sur la rue Saint-Alphonse.

En septembre 1961, Antoine Gagné procède à l'inauguration officielle de sa salle de quilles, construite sur la rue Saint-Alphonse, face au Marché Raymond Minot aujourd'hui. La bâtisse mesure 130 pi (39,6 m) de longueur par 27 pi 6 po (8,4 m) de largeur et compte quatre allées. L'étage du haut sert, dans sa partie avant, de logement à M. Gagné et sa famille. La partie arrière est transformée en salle de réception, ouverte fin juin 1962.

Le commerce, qui ouvre à midi et ferme à 2 h du matin, connaîtra un vif succès dans les années suivant son ouverture. On vient de l'extérieur pour jouer aux quilles à Manseau. Des ligues sont constituées et s'affrontent en des tournois chaudement disputés. Ce succès incite d'ailleurs M. Gagné à construire, en 1963, une autre salle de quilles à Deschaillons. À Manseau, Camille Santerre et Roland Boucher se distinguent particulièrement comme joueurs.



École Sacré-Coeur, années 1950 avec Rose-Aimée Leblanc, institutrice. De gauche à droite, première rangée avant: ? Gervais, Roland Pressé, Réal Labrie, Michel Dupont, Jean-Claude Soucy, Yvon Villeneuve, Louis-Marie Leblond, ? Cotnoir, un inconnu; deuxième rangée: Gaston Soucy, Michel Gervais, Denis Proulx, Rosaire Boucher, Denis Gendron, Réjean Dufour, Pierre-Paul Cajolet, Marcel Boucher; troisième rangée: un inconnu, Yvon Blouin, ? Blanchette, un inconnu, André Blouin, un inconnu, Jean Leboeuf; à l'arrière: Réal Boucher, Réal Dupont et Mme Leblanc.



Défilé de la St-Jean en 1960. Ici, le char de Gatien Trempe sur la rue Saint-Alphonse avec le garage de Léodor Lampron, à droite.